

Instruments des ténèbres

Nancy Huston

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huston, N. (1996). Instruments des ténèbres. *Liberté*, 38(4), 168–177.

NANCY HUSTON

INSTRUMENTS DES TÉNÈBRES*

LE CARNET SCORDATURA

Lake House, 31 août

Fin de l'été. Je note cela.

Mais ajoute aussitôt: la nature, je m'en fous éperdument, je n'ai jamais collectionné de feuilles, même pas étant enfant, même pas de cailloux – qu'on se trouve au printemps ou en automne ou en hiver m'est parfaitement égal, le miracle de la vie ne me touche pas, la vie qui bourgeonne, évolue, explose et change, les boutons de fleur qui enflent et éclosent, ces choses me laissent froide (alors que je ne suis pas une femme froide, pas frigide, non, loin de là). J'ai toujours eu du mal à comprendre que les gens aiment faire du jardinage, qu'ils trouvent passionnant de se raconter que leurs tomates poussent, ou de s'exclamer sur les fleurs, les fleurs, chaque année les mêmes... Les hortensias, par exemple.

Les hortensias, ces grosses houppes vulgaires en couleurs pastel, figurent tout en haut du palmarès de ma haine. Les gens qui s'extasient devant les hortensias viennent juste après.

* Extrait d'un roman à paraître en septembre en coédition chez Leméac/Actes Sud. Avec l'aimable permission de l'éditeur et de l'auteur.

Non, j'exagère (j'ai un penchant prononcé pour l'exagération) : en fait il y a des choses que je hais encore plus, la haine est une de mes grandes et belles spécialités intimes, mon cœur renferme toute une université qui n'enseigne que la haine, propose des séminaires en haine avancée, distribue des doctorats en haine.

Tout de même, je suis polie. Quand les femmes du voisinage me montrent en soupirant fièrement leurs nuages bleus et roses d'hortensias, je ne les gifle pas.

Je n'ai jamais voulu connaître les noms des plantes, des fleurs, des arbres : c'est dérisoire, un jeu. D'abord on leur invente des noms et ensuite on met à l'épreuve notre connaissance de ces noms, ils n'ont pas de noms, alors pourquoi faire semblant ?

La nature est muette.

C'est moi qui nomme.

(Je me suis moi-même nommée, ou plutôt renommée. Mes parents m'avaient appelée Nadia et lorsqu'il m'est devenu clair que *I*, le je, n'existait pas, je l'ai éliminé. Dorénavant mon nom, mon petit nom, mon nom de plume, mon seul nom restant, c'est : Nada. Le néant. L'initiale *N* m'enchanté au plus haut point. Selon certain auteur français du siècle dernier, ce phonème est singulièrement apte à exprimer des idées de négation, d'anéantissement et de nihilisme, et j'ai tendance – *Nil Nul Nix Niet* – à lui donner raison. (L'auteur en question s'appelait Nodier.)

Même ici, dans cette chère maison à bardeaux où je me réfugie quand les sirènes hurlantes de Manhattan me lacèrent trop les nerfs, je ne m'empare pas d'un panier, comme le font les autres femmes, pour aller à la cueillette des mûres. Le fait qu'elles soient mûres fin août plutôt que début février me laisse de glace.

Les gens font tant de tintouin autour de choses arbitraires. Et ensuite ces détails sans pertinence se mettent

à prendre toute la place. Date de naissance (d'où : phases de la vie, sens de la contemporanéité). Lieu de naissance (d'où : patriotisme, équipes de baseball, guerres et *tutti quanti*). Le temps passe, certes ; c'est l'une des lois de la vie, cruelle et implacable. Il est passé à travers mon corps d'enfant, le transformant en un corps de femme, corps d'une stérilité militante, et il en aura bientôt fait un macchabée, je ne vois pas là de quoi se pavaner ; c'est ainsi, *amen*, la vérité plate, sinistre, sordide et sans réplique. Vérité biblique merdique. Personnellement je ne fais aucune confiance à la vérité ; il n'y a que les mensonges qui m'intéressent. Les miens, en particulier. Même enfant, j'adorais mentir ; et depuis que j'écris, le mensonge est devenu ma passion dominante.

Bientôt cinquante ans : suis-je vieille ? D'après Stella, on sait qu'on commence à vieillir lorsque les gens cessent de vous traiter d'« épatante » et se mettent à vous traiter de « brave » ou de « pétillante »... Mais pour le moment il me semble que ma beauté, plutôt que se faner, ne fait que s'infuser comme du bon thé, devenant chaque jour plus âpre et plus savoureuse. Combien d'hommes ont rendu visite à mon corps ? (J'avais autrefois le fantasme qu'un jour toutes les verges que j'ai rencontrées se trouveraient alignées côte à côte – en pleine tumescence, bien sûr – non pour stupidement en comparer la longueur, mais pour les dénombrer, les inspecter : saurais-je reconnaître à qui était chacune ? Certaines circoncises, d'autres pas, celle-ci longue et rose, celle-là trapue et brune, une autre aux veines épaisses, une autre encore aux bourses velues et violacées... fantasme assez puéril, je le reconnais.) Combien d'hommes ? J'ai cessé de compter depuis belle lurette. Plusieurs viennent encore dans mon lit et passent sur moi, versent leur semence dans un ventre dont ils

savent avec certitude qu'il ne la transformera pas subrepticement en mioche brailleux. C'est trop tard maintenant, bien sûr. Mais, toute ma vie, à l'instar des belles sorcières qui folâtraient avec Satan durant les cérémonies du sabbat noir, j'ai eu besoin de savoir que mon plaisir était stérile. Sans quoi, pas de plaisir.

Me débarrasser de mes enfants m'a affectée exactement autant que de jeter aux toilettes un scarabée trouvé sur le dos, remuant les pattes dans l'air. Une minuscule détresse ; terminé.

«Ça m'est égal» est mon opinion la plus sincère concernant le monde des humains. C'est ce que les gens ont le plus de mal à admettre. On peut afficher de l'indifférence à l'égard des jardins pourvu que l'on s'intéresse à la politique féministe, ou inversement. Les deux sujets, tous les sujets, tout ce que mes amis me racontent en m'ouvrant leur cœur, ce qui les ronge, leur coûte de l'argent ou du sommeil... m'assomme. Ce ne sont là que des épiphénomènes. En eux-mêmes, par eux-mêmes, indifférents. Mais je ne puis le dire à mes amis : c'est le plus silencieux de mes silences, ce savoir, quand il surgit en moi au détour d'une conversation au sujet des crèches ou des logiciels d'ordinateur ou du budget de la Défense ou des conflits raciaux... Ça m'est égal.

Le monde m'est égal.

C'est une cause perdue, dépourvue de sens.

Le sens, c'est moi qui le fabrique.

Venez avec moi.

Oui (instantanément).

Je dis toujours oui à ma muse, mon beau *daimôn* invisible, la voix désincarnée qui me donne accès à l'au-delà, à l'autre monde, aux régions infernales. Les démons d'Ivan Karamazov et d'Adrian Leverkühn m'ont toujours fait hurler de rire, surgissant comme ils le font en char et en os, affublés de costumes trois-pièces et de pince-nez... oh non non non non ! Mon *daimôn* à moi est homme, mais un homme sans corps : le seul homme qui ne m'ait jamais déçue, le seul en qui j'ai complètement confiance. On vole, tous les deux. (Quand il choisit de m'emmener. C'est lui qui décide.)

Volez avec moi.

Oui. Je vous crois. Oui.

On décolle. Ensemble on plane, flotte, glisse à travers une sorte d'effluence. Une substance non concrète, plus fragile qu'une toile d'araignée, plus impalpable que l'air. Un im/matériel. Il n'y a aucun effort, aucun vent, aucune résistance atmosphérique et, bien qu'on avance à toute allure, ça n'a rien à voir avec la vitesse, avec une vélocité mesurable, qu'il s'agisse de kilomètres, qu'il s'agisse d'années, peu importe, on peut le faire, on peut tout faire, voler à travers non seulement le temps mais l'espace, l'espace sans fin – oh, pas le cosmos, rien d'aussi insipide que le cosmos, non, nous ne sommes pas en train de planer parmi les constellations clinquantes des films Universal – non, c'est un vol sans vision, par-dessus océans et décennies mais sans heurt, sans bruit, sans friction ni turbulence d'aucune sorte, en juste autant de temps qu'il en faut pour le dire, le lire, le penser, pas une seconde de plus ni de moins...

Venez avec moi.

Oui... à travers la lisse légèreté aérienne...

L'ailleurs devenant *l'ici*, arrivant maintenant dans un autre continent mais qui fait encore partie de cette Terre, oui de cette même vieille planète, se dirigeant droit vers le cœur de ce continent, connu déjà sous le nom d'Europe: se dirigeant oui mais lestement, sans images, pas à la manière bête et brutale d'un avion, d'un hélicoptère, d'un zoom de caméra – non, mais à califourchon sur l'idée de se diriger, cramponnés aux mots se diriger, voilà, vers le cœur du cœur de ce continent, non seulement la France mais le centre de la France...

L'alors devenant *le maintenant*, parcourant à rebours les vieux albums photos, dont la couleur s'évanouit peu à peu pour laisser la place au noir et blanc et au sépia, fondant vers le gris, remontant plus loin, plus loin, au-delà des bords jaunes dentelés des plus vieilles photos de vos grands-parents, de vos arrière-grands-parents, les pages en pelure d'oignon déchirées selon leurs plis accidentels, plus loin encore, au-delà de l'invention de la photographie, du daguerréotype, au-delà des brumes miroitantes de la mémoire, jusqu'en l'an 1686, juste après que le Roi-Soleil eut décidé de révoquer le par trop tolérant édit de Nantes, acculant ainsi les protestants à se cacher, à se convertir ou à émigrer...

Maintenant nous sommes alors, ici nous sommes là et – vite maintenant, gros plan (on peut couvrir l'espace en un instant ou en une heure, tout est infiniment extensible et compressible, c'est nous qui sommes aux contrôles) – oui, cela commence à se produire...

Regarde, regarde.

Je regarde et, du néant, surgit une image parfaitement claire.

SONATE DE LA RÉSURRECTION

I- LA NATIVITÉ

Une bougie.

Et puis : une forêt de bougies, de tailles différentes, allumées, tremblotantes, frémissantes car dans la pièce il y a beaucoup de va-et-vient, on sent de l'angoisse dans l'air, des jupes de femmes qui bruissent autour de leurs pas rapides, efficaces, des pas de paysannes silencieuses et pressées, aux lèvres serrées, comprimées, ce n'est pas seulement l'angoisse qu'on sent dans l'air, non, c'est la mort, une odeur de mort, et toutes les quelques minutes les cris de celle qui chantait si joliment déchirent l'air, les cris de la petite Marthe Durand qui n'arrive pas à accoucher, des cris à vous figer le sang, à vous glacer le sang, mais d'elle le sang n'est ni figé ni glacé, d'elle le sang se déverse à flots, on l'allongée sur une paille pour absorber ce liquide vermillon, à la lumière des bougies les femmes scrutent anxieusement le visage de la pauvre parturiente, elles savent qu'elle ne va pas y arriver, qu'elle ne s'en sortira pas, la petite bergère à la voix argentine, elle n'a que dix-sept ans et elle est trop affaiblie déjà, ses amies ont peur parce que la matrone confirmée n'a pu venir, étant elle-même malade et alitée, et aucune d'elles ne se sent l'autorité de prononcer les mots de l'ondolement *in extremis*, il va bientôt falloir aller réveiller M. le curé...

L'une des femmes s'affaire au-dessus d'un chaudron d'eau bouillante, suspendu à la crémaillère de la cheminée, une autre tiédit à la chaleur des flammes le linge qui recevra l'enfant, mais la parturiente se débat encore, lutte en hurlant de toutes ses forces contre les mains sans douceur, les mains malpropres de paysannes qui la retiennent, la restreignent – elle s'arc-boute mais les autres la plaquent sur la paillasse, il faut en finir, elles ont peur, en se détournant elles se signent, et puis, furtivement, se couvrant la bouche, murmurent des mots connus d'elles seules, des mots sans le moindre rapport avec la Vierge Marie ni avec son Fils l'Enfant Jésus, mais elles savent que, quels que soient les mots, les suppliques, les prières qu'elles pourraient prononcer, il est désormais trop tard. Raymonde la meilleure amie de Marthe lui tient la tête sur ses genoux, avec un linge elle lui caresse le visage, éponge les rigoles de sueur sur son front et dans son cou, lui parle bas tout en la caressant, lui disant Marthe, ne t'inquiète pas, tu t'en sortiras, on est là avec toi, on a toutes connu la même chose, on s'en sort, calme-toi ma chère calme-toi ma bonne amie, et pendant ce temps les autres amies s'affairent, prient, et désespèrent.

Enfin les cris de Marthe commencent à s'espacer et deviennent comme des soupirs, presque des soupirs de bonheur, oui c'est presque comme si elle fredonnait de contentement dans son sommeil – on reconnaît à nouveau, en très atténué, la voix si pure, si mélodieuse de la jeune fille – et Raymonde, tout en tenant la tête de son amie et en lui caressant le front, sent que ces soupirs prennent fin à l'exact instant où les muscles du cou se relâchent et où le poids de la tête de Marthe s'abandonne sur ses genoux.

Silence. C'est le moment. Il faut agir vite. À la dérobee, les femmes regardent la plus âgée d'entre elles: le geste lui appartient.

Et puis, oui: d'un hochement de tête, la vieille signifie à Cécile la petite sœur de Marthe de prendre ses jambes à son cou, d'aller jusqu'à Torchay chercher le père Thomas, et la petite, terrorisée, déguerpit sans même penser à prendre sa cape, malgré l'humidité glaciale et pénétrante de la nuit de novembre.

Cécile partie, la vieille femme s'installe près du ventre dénudé de la morte. La pointe du couteau effilé se glisse sous le sternum et entame sa descente, c'est tellement tendre la chair humaine, plus tendre encore que la chair d'un cochon quand on l'ouvre, lui aussi, de la poitrine jusqu'à l'aine, c'est le même geste, mais combien plus facile ici, la chair de Marthe se livre comme la plus raffinée des viandes cuite à point et servie rutilante sur la table du Roi-Soleil, la descente du couteau est donc rapide, les lèvres de chair s'écartent et le sang ruisselle; les amies de Marthe suivent l'opération, partagées entre la fascination et l'effroi.

Brusquement la porte de la mesure se rouvre, laissant s'engouffrer le vent, le curé mal réveillé et la petite Cécile, hors d'elle, pantelante.

Il n'est pas en soutane, bien sûr, le bon père Thomas, et il est de mauvaise humeur parce qu'on l'a arraché à un rêve des plus sensuels, il n'a eu le temps que de chausser ses lunettes et ses bottes et d'attraper au passage un flacon d'eau bénite, c'est les yeux encore tournés vers l'intérieur, vers les seins oniriques entre lesquels se frottait sa verge à moitié onirique, qu'il ondoie maintenant, distraitement, le fœtus que la vieille retire des entrailles du cadavre – *Ad nomen Pater et Filius et Spiritus Sanctus* – lorsque, soudain et presque à l'unisson, les femmes poussent une exclamation

il ne s'agit pas d'un enfant, non :

il s'agit de *deux* enfants ! deux, embrassés, enlacés, les membres affectueusement mêlés en une étreinte serrée, voilà pourquoi il était impossible à leur mère de les expulser par les voies naturelles, voilà pourquoi la petite bergère est morte.

Lorsqu'on parvient tout doucement à les séparer, à faire se relâcher la prise des membres les uns autour des autres, en soulevant les minuscules doigts gluants, en tirant sur les menus bras et jambes, et à sectionner les deux cordons tressés ensemble, on constate que les jumeaux sont garçon et fille. C'est la fille qui porte sur sa tête – les femmes font des petits bruits d'approbation en la nettoyant, la caressant – la précieuse membrane, la coiffe : un signe du Ciel, elle aura longue vie, belle vie, vie de chance.

On choisit les noms – de façon expéditive, afin que le curé puisse aller se recoucher, il inscrira tout cela demain dans le registre paroissial – elle, ce sera Barbe, et lui, Barnabé. Voilà, c'est fait.